

Gardiens et Passeurs de Daniel Pennac

À la rentrée 1997, la Fondation Banques CIC pour le livre et l'Adelc ont créé le « Prix des librairies de création ». Ce prix annuel a récompensé durant plusieurs années dix librairies indépendantes et de taille moyenne pour des projets culturels et commerciaux ambitieux. Lors des délibérations du jury, en 2000, les interventions passionnées d'un de ses membres, Daniel Pennac, en faveur de la librairie, ont amené la Fondation Banques CIC pour le livre et l'Adelc à lui demander un texte sur la librairie. Qu'il en soit une nouvelle fois remercié.

Les élèves entrent trop souvent dans une librairie comme dans une pharmacie. Ils se présentent au libraire avec la fameuse « liste des livres à lire » comme un patient avec son ordonnance. Ils voient le libraire disparaître dans son officine, la liste à la main, et ressurgir derrière la pile des œuvres « prescrites ». Soit dit en passant, le terme de « prescripteur » ne me paraît pas le mieux approprié s'agissant de la diffusion des livres. Il sent trop sa potion. Une lecture ne relève pas d'une prescription : « Vous me lirez trois gouttes de Mallarmé matin et soir dans un grand verre de commentaire... Un mois d'*Éducation sentimentale* et nous verrons ce que donnent vos analyses... À la recherche du temps perdu, n'arrêtez pas le traitement avant la fin. »
Abominable.

Ainsi lesté de sa quantité obligatoire de littérature annuelle, l'apprenti lecteur rentre chez lui sans rien savoir de la librairie d'où il sort. Sa scolarité achevée, Mallarmé, Flaubert ou Proust resteront au mieux dans sa mémoire comme les noms propres donnés à des injonctions de lecture. Loin de protester le jour où un fast-bouffe remplacera la librairie de son quartier, il y déposera sa progéniture pour passer ailleurs que dans les livres ce moment de liberté.

Cette conception pharmacothérapeutique de la librairie est la conséquence d'un enseignement médical de la littérature. Depuis la nuit des temps la méthode est la même, seuls les outils changent. Nous nous emparons des textes, les découpons en morceaux sur la table de dissection, avec le faux espoir que nos élèves trouveront dans leurs entrailles la beauté rédemptrice et le sens libérateur. Cette pratique médico-légale des belles-lettres pétrifie le plus grand nombre. Tout « choisis » qu'ils soient, nos morceaux de cadavres effraient nos écoliers. Les commentaires que nous attendons d'eux gèlent dans leur gorge et nous concluons hâtivement qu'ils ne s'intéressent pas à la littérature. S'ils « n'aiment pas lire », la responsabilité n'est pas nôtre, elle incombe au monde entier avec son cortège de télévisions, de chômage, de familles monoparentales, d'émigration intempestive, de consommation tous azimuts, de cyber-tentations... La faute au système, la faute à la modernité, la faute à tout ce qu'on voudra mais pas la nôtre, nous qui sommes des instances si convaincantes ! Des « instances »... encore un drôle de mot quand il s'agit de donner à lire ! (On ne dira jamais assez les ravages provoqués dans les écoles, donc dans les têtes, par la boîte à outils de la linguistique.) Comme ces médecins spécialistes qui s'intéressent davantage à la maladie qu'aux malades, nous autres « instances » menons trop souvent bataille pour « le livre » sans nous soucier de faire des lecteurs. Nous nous posons en gardiens d'un temple dont nous déplorons qu'il se vide mais en nous félicitant qu'il soit si savamment gardé.

Gardien du temple, c'est ce qui se recrute le mieux, c'est ce qui est le plus facile à former. (On dira bientôt formater – et pour une fois ce sera plus juste.) Prenez un livre, un auteur, un mouvement littéraire, ôtez tout ce qui en fait un organisme vivant, aspirez sa substantifique moelle, momifiez-la, décrêtez-en le culte, vous aurez votre temple et avec un peu d'entregent vous en deviendrez le gardien.

Les gardiens du temple se reconnaissent à ce qu'ils décrètent, et à ce qu'ils déplorent.

Décrètent la nécessité de lire mais déplorent la mort de la littérature (Ah là là, plus un romancier digne de ce nom depuis Gide ! Plus un philosophe depuis Sartre ! Rien de neuf depuis le surréalisme...), décrètent la libération par le livre, déplorent que la lecture ne soit plus qu'un divertissement, décrètent l'excellence, déplorent la médiocrité (cinq cents romans à la rentrée et pas un qui soit lisible !).

Décrètent et déplorent...

Mais ne font rien passer.

Décrètent et déplorent...

Hors de toute responsabilité.

Et pourquoi nous sentirions-nous responsables, nous qui nous sommes tant « battu pour le livre » ?

Toutes ces dignités qui « se battent pour » sans jamais descendre dans la vie...

Dit comme ça, « le livre », ça ne signifie pas grand-chose : la désignation d'un marché tout au plus, le département d'un ministère, le nom d'une politique, un budget, un titre de rubrique en queue d'hebdomadaire, un produit, un concept, c'est cela, « le livre ». Autant dire rien, du point de vue de la vie. Sans

les hommes et les femmes qui vont avec, sans toute cette vie qui grouille en lui et autour de lui, sans nous qui l'avons lu, sans les quelques-uns ou les innombrables à qui nous allons le faire lire, sans ce désir de le faire passer de main en main, ce n'est rien, le livre.

« Je me bats pour le Livre. » Mon œil ! Arrête de te battre et donne à lire, papa ! Tente-nous ! Range ton moule à décrets et fourgue-nous le dernier bon roman, le dernier essai lumineux que tu aies lu ! La lecture ? Qu'on en sente la radieuse nécessité dans la lueur de tes yeux, la chaleur de ta voix, la fureur de ton désespoir ! Donne ! Et on pourra en parler, de ton « combat pour le livre ». Cesse de déplorer et cherche ! Creuse dans le tas des cinq cents romans de la rentrée, *lis-les tous*, et trouve ! Si tu ne trouves pas un bon roman français, cherche dans le reste du monde ! Trouve, lis, et passe à ton voisin ! Fais ton boulot. Puisque tu es censé te battre pour le livre, commence par celui que tu vas me donner à lire, celui-là seulement, ce sera déjà énorme. Au lieu de te poser en intelligence déprimée, en hauteur épuisée...

« Rien à lire dans les cinq cents romans de la rentrée... »

Crétin.

On l'aura compris, gardien du temple, ce n'est pas une fonction, c'est un état d'esprit, un rôle. C'est la lecture limitée à la connaissance, la connaissance réduite aux acquêts et la place de concierge garantie à vie. Des gardiens du temple, on en trouve dans tous les secteurs de la culture et du livre ; l'éditeur, le représentant, le libraire, le professeur, le bibliothécaire, le critique, l'universitaire, l'attaché culturel, le lecteur lui-même peuvent être tentés par le rôle. Et dans les autres corporations, chez les médecins, les architectes, les juristes, les politiciens... Même chez les carpes, il doit y avoir un temple à garder. Gardien du temple, c'est une tentation, le signe d'une hautaine stérilité, un exil dans la certitude, c'est-à-dire très loin de toute vie.

D'autres, heureusement – éditeurs, représentants, libraires, professeurs, bibliothécaires, critiques, universitaires, attachés culturels et lecteurs de tout poil... –, préfèrent être des passeurs. Ce n'est pas une fonction non plus mais c'est un peu plus qu'un rôle, c'est une manière d'être, une immersion dans la vie, quoi qu'il en coûte, la sensation profonde que « le livre » est un élément du vivant, qu'il nourrit la vie et se nourrit d'elle, qu'il est en soi un échange et que nous en sommes les agents. Ceux-là, ces passeurs, sont curieux de tout, lisent tout, ne confisquent rien, transmettent le meilleur sans faire à personne honte du pire. Si, globalement, la littérature du moment les déçoit, ils savent qu'un jour ou l'autre, ne serait-ce que par réaction, une œuvre digne de leur suffrage sortira du terreau littéraire, que les pires romans ont au moins la vertu de produire cet humus sur lequel, finalement, pousse le chef-d'œuvre sidérant, et que Flaubert n'aurait pas écrit *Madame Bovary* si Emma ne s'était pas « graissé les mains à cette poussière de vieux cabinets de lecture ».

En matière de lecture, j'ai toujours préféré l'invitation à la prescription, l'encouragement à l'injonction, le guide à l'instance, l'exemple à la statue, le passeur au grand prêtre et le libraire au pharmacien. Il m'a toujours semblé qu'un cours de français qui n'ouvrait pas sur une librairie ou une bibliothèque n'était, au mieux, qu'un exercice d'autosatisfaction. La librairie est l'escale du livre avant que nous en devenions la destination. Il faut donc apprendre aux élèves à en user, et pour ce faire leur donner l'envie de s'y précipiter, les y conduire même, leur en ouvrir grand les portes après le huis clos de nos cours. Qu'on puisse vanter *La Princesse de Clèves* sans montrer où et comment trouver Madame de Lafayette me surprend. Et Lagerlöf, quel pays ? Et Borges, quel continent ? Et Gogol, quelle langue ? Et celui-ci, et celui-là, poésie ? Théâtre ? Philosophie, Romans ?... Que de promenades dans le temps et l'espace, que de voyages dans toutes les dimensions de la classification, que de flâneries délicieuses dans les rayons de librairies complices nous avons à offrir, nous autres « Zinstances », pour peu que nous ayons vraiment le souci de donner à lire.

Aux passeurs, je dois tout. Non seulement mon travail d'écrivain qui est allé de bouche en oreilles mais aussi mes bonheurs de lecture, qui ne comptent pas pour rien dans celui d'une vie. Je leur dois, par exemple, d'avoir fait de chaque station de métro la promesse d'une librairie. On sort à Jourdain, on tombe sur L'Atelier. Ledru-Rollin ? On s'assied à La Terrasse de Gutenberg. Sèvres-Babylone ? Chantelivre. Villiers ? L'Astrée. Pont-Marie ? Ignazi. Vavin ? Tschann, art et littérature. Censier-Daubenton ? La Boucherie, Presse Bouq', L'Arbre à Lettres. Saint-Marcel ? Le Cerf-volant. Goncourt ? Libralire, Les Guetteurs de vent. Alésia ? Alésia. Les Abbesses ? Les Abbesses. Pernety ? Tropiques. Jules-Joffrin ? L'Humeur vagabonde. Montreuil ? Folies d'encre. Vincennes ? Millepages. Sceaux ? Le Roi lire. Créteil ? Chroniques... Grandes, moyennes, petites ou minuscules librairies, autant de destinations d'une promenade que je peux étendre à la France entière et sur la longueur de ma vie. Incalculable, le nombre d'heures que j'ai passées, enfant, à flâner dans les allées de la Sorbonne, à Nice, par contamination du bonheur que je lisais tous les soirs sur le visage de mon père, retiré dans son livre, la profondeur de son fauteuil, le cône de sa lampe et la fumée de sa pipe, silencieux passeur, archétype du bonheur de lire. Et ces conversations avec Monsieur Rudin, libraire devenu mythique, qui n'était ni de mon bord

politique ni toujours dans mes goûts littéraires mais qui m'arrachait à mes adolescentes pesanteurs en me racontant la littérature du monde entier ! Et cet apaisement, chez Corti, à écouter le vieux monsieur parler de livres essentiels, certes, mais des arbres du Luxembourg aussi, là, de l'autre côté de la rue Médicis, juste en face de sa librairie...

Il y a quinze ans, le 10 juillet 1985, j'entrais dans une librairie de Grenoble, une dénommée Nuits blanches qui ne vendait que des romans noirs. Mon intention était de demander au libraire de me faire ma provision de l'été. Qu'il me vende ses dix titres préférés et peaufine ma culture dans un domaine où j'étais encore novice. Avant que j'aie ouvert la bouche, un jeune homme à l'œil rigolard mais fixe, que je voyais pour la première fois et qui ne me connaissait pas davantage, me flanque dans les mains mon propre *Au bonheur des ogres*, et, sur un ton qui ne se discutait pas :

— Prenez et lisez, vous me paierez si vous aimez.

Je me suis enfui le livre à la main, honteux, ravi, confus, aux anges, sans oser dire au jeune libraire que j'étais l'auteur de la chose et qu'il venait de me faire entrer dans la meilleure partie de ma vie.

Aujourd'hui, quinze ans plus tard, dans le TGV qui me ramène de Lyon où je viens de lui rendre visite, j'ai le sentiment qu'il me faut remercier ce passeur fou et tous ceux de son acabit, les remercier à *plus d'un titre* – le beau nom, d'ailleurs, qu'il vient de donner à sa nouvelle librairie.

Daniel Pennac
Gardiens et Passeurs
mars 2000
© Daniel Pennac, 2000